

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 11

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182744>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nation exaltée... Mais, mon bel ange! je voudrais vous voir devenir l'épouse d'Edouard; prenez patience et attendons son retour; ce soir, je l'espère, je pourrai l'embrasser. Adieu donc, belle Victorine, et permettez-moi de vous faire encore une visite aujourd'hui et de vous apporter des nouvelles de notre jeune ami, s'il m'est possible d'en avoir.

Victorine ne répondit que par un léger salut. Abandonnée à elle-même, elle resta longtemps absorbée dans ses réflexions, elle relut quelques lettres qui lui avaient été écrites par Edouard et feuilleta quelques livres. Sur le soir, le prélat lui fit dire que, d'après les renseignements qu'il venait d'obtenir, Edouard serait absent encore quelques jours, et Victorine, inquiète sur le compte de son ami, alla chercher un repos qu'elle eut bien de la peine à trouver.

Le chanoine d'Estavayer. — Enfin, le jour est là, et pour la troisième fois depuis l'enlèvement de Victorine, le soleil vient éclairer l'horizon. Pendant que le malheureux Edouard et Victorine sont relégués dans deux appartements séparés et silencieux; pendant que M. Lullin s'avance sur Moudon; que l'évêque, mécontent de lui-même et des autres, se sent inquiet, agité, et que l'infâme Philonardi aiguise le poignard qui doit servir sa vengeance, transportons-nous en idée à une petite distance du château. Dans une des maisons voisines est un chanoine d'une tout autre trempe que Philonardi; c'est le vénérable Claude d'Estavayer, évêque de Belley, chancelier de Savoie, abbé de Haute-Combe et du lac de Joux, prieur de Romainmôtier, co-seigneur de Mollondins, prévôt du haut chapitre de Lausanne, et chevalier de l'Annonciade. Il porte à son cou une Sainte Vierge en or émaillé, suspendue à des cordelières de même métal, et l'on remarque près de lui, sur un fauteuil, un manteau cramoisi, bordé de franges d'or. Il lit dans ce moment une traduction française du Nouveau Testament. L'intelligence, la douceur, la bonté et la piété vraie siègent à la fois sur ce front ouvert et serein.

Un domestique ouvre la porte à un paysan de Mollondins qui vient solliciter un secours à la suite d'un incendie qui a détruit sa maison; vient ensuite un pèlerin qui se rend à Jérusalem et qui sollicite sa bénédiction; puis, quelques instants après, une des femmes de Victorine se présente. Le prévôt la connaissait depuis longtemps. Cette femme, bonne, sensible, vertueuse, venait réclamer en faveur de la prisonnière les conseils et l'appui du digne chancelier de Savoie. Celui-ci l'accueille avec son affabilité ordinaire, écoute sous le sceau du secret l'histoire abrégée de la captivité de la belle Genevoise et promet à la respectable gardienne de voir le prince-évêque dans la journée.

Montfaucon accueillit, comme il le devait, son illustre et vénérable prévôt.

— Noble d'Estavayer, lui dit-il, qu'est-ce qui me procure l'avantage de votre visite?...

Après plusieurs précautions oratoires, d'Estavayer aborda ainsi son sujet :

— Eh bien! Monseigneur, je viens solliciter de votre cœur généreux, mais avec tout le respect que je vous dois, la liberté d'une jeune personne innocente et vertueuse qui se trouve depuis deux jours dans votre palais.

— Qu'osez-vous dire! qui vous a parlé de cela? C'est une affaire qui me regarde seul; pourquoi vous en mêlez-vous?

— Monseigneur, je suis aussi évêque; je dois avoir à cœur les intérêts de la religion, et...

— Précisément, c'est de religion qu'il s'agit; ma prisonnière veut se damner, et c'est dans le but de la ramener à la lumière que je l'ai fait conduire ici... D'ailleurs, cette jeune personne m'intéresse, elle peut devenir l'épouse de mon neveu; mais pour qu'elle entre dans ma famille, il faut qu'elle soit catholique.

— Monseigneur, je pense comme vous, cependant j'en appelle à votre générosité; ses parents doivent être dans une cruelle angoisse.

— Oui, oui, il y a du vrai là-dedans; mais je n'entends pas qu'on me fasse la loi; je me déciderai par moi-même... ne vous en mêlez plus.

Le prévôt se retira mécontent de l'évêque, mais avec la

satisfaction d'avoir fait son devoir. Du reste, il avait engagé la bonne gardienne de Victorine à le tenir au courant de tout, et il lui importait de ne point heurter le prince, et de ne pas ébruiter une affaire compromettante pour les intérêts de l'Eglise. (A suivre.)

Un électeur lausannois demandait tout récemment l'avis de son voisin sur les élections.

Quant à moi, répondit ce dernier, mon choix est fait : je voterai la liste *blanche*.

— Mais pourquoi la *blanche* plutôt que la *verte*?

— Je reconnais que pour de l'absinthe c'est assez indifférent, mais dans le cas particulier la *blanche* est préférable.

L'électeur qui cherchait une direction et qui n'en trouvait point dans cette réponse insista pour découvrir chez le voisin, un peu gourmet de sa nature, le motif qui l'avait si promptement fixé dans son choix.

Le motif? Il est simple, répliqua celui-ci. Je voterai la liste *blanche*, parce qu'il y a un *menu* au bout.

A propos de menu, on nous assure que les vaincus des dernières élections ont décidé de se réunir prochainement dans une agape fraternelle, pour confondre et oublier, dans un mutuel épanchement, leurs petites déceptions. Nous les voyons avec plaisir prendre ainsi la vie par son bon côté et chasser toute humeur chagrine. Puisse leur réunion, qui aura, du reste, le mérite de l'originalité, être couronnée de la plus franche gaîté.

Ah! cette gaîté qu'ils goûteront ensemble sera bien préférable; selon nous, à celle qu'éprouvent les élus d'une maigre majorité, ou d'une élection qui n'a abouti qu'à force de soins, semblable à une plante frêle et rabougrie, qu'on ne ramène à la vie que par de fréquents arrosages, par d'abondantes libations.

Nous ne voyons rien de déplorable enfin comme ces candidats qui s'imposent à tout prix, malgré la froideur des électeurs. Ils nous rappellent ces pauvres diables tourmentés d'un amour passionné pour une belle qui n'en sait gré et accueille avec indifférence les soupirs les plus attendrissants.

Les journaux ont parlé dernièrement d'un vol fort original. Une cloche très ancienne, appelée *Pétronella*, et datant de 1044, a disparu du clocher de l'église de Grindwald (Oberland bernois). Les habitants de cette contrée, fort contrariés de l'aventure, cherchent leur cloche jour et nuit, écoutant de tous côtés s'ils n'en entendent point le son. Voilà pourtant ces braves gens dans l'impossibilité de carillonner joyeusement à la nouvelle très prochaine du triomphe révisionniste. Eh bien, les partisans des concessions, tous ceux qui voient dans le nouveau projet de Constitution fédérale un progrès réel, ont là une excellente occasion de donner aux habitants de Grindwald une preuve éclatante de leur politique

de conciliation en leur envoyant une cloche, tant petite soit elle, fût-ce même un grelot.

On assure que la nouvelle de ce vol a rendu attentifs les habitants d'Ouchy, qui veillent avec sollicitude sur leur horloge.

Notre troupe dramatique, qui terminera très prochainement sa saison théâtrale, a bien voulu, avant de nous quitter, nous ménager une agréable surprise. Elle nous donnera incessamment un drame national dont le héros a laissé des souvenirs chers à tous les Vaudois ; nous voulons parler du drame qui a pour titre : *Le Major Davel*, par MM. Hurt-Binet et Gaulieur.

Davel est une des plus belles, des plus saisissantes figures de l'histoire du Pays de Vaud. Ce caractère à la fois noble, généreux et franc, entouré d'une légère auréole de mysticisme, a pour nous un prestige que les siècles n'effaceront point. Nous envisageons donc comme une bonne fortune la représentation de cette œuvre, qui fut jouée la première fois sur notre scène le 18 novembre 1852. Il y a donc tout une jeune génération pour qui la pièce sera nouvelle ; et ceux qui y ont assisté au début voudront certainement la revoir encore ; aussi croyons-nous qu'une seule représentation ne suffira pas.

Une plume des plus compétentes en pareille matière, M. J. Mulhauser, disait dans le compte-rendu qu'il fit après les premières représentations de ce drame : « Nous remercions les auteurs pour cette admirable figure qu'ils ont évoquée avec tant de bonheur, et à laquelle la plus sévère critique ne saurait ajouter ou retrancher ! Oui, c'est bien là le Davel de l'histoire ; c'est bien ce noble enthousiaste, ce fanatique pour le bien public, comme le nommait Gibbon ; rien de mieux soutenu dans toute l'étendue du rôle, rien de plus finement déviné dans les détails : le patriotisme est une sainte muse, elle est aussi une des plus habiles. »

Ce soir, quatrième représentation de la *Fille de M^{me} Angot*. — On commencera à 7 3/4 heures.

Demain, dimanche 5^{me} et dernière représentation, pour laquelle le prix des places ne sera pas augmenté.

Un homme entre chez un barbier pour se faire raser.

Il s'assoit, et un gros chien vient aussitôt se planter devant lui et le regarde avec une fixité étrange.

— Ah ça ! qu'est-ce qu'il a donc, cet animal ? demande le client vaguement inquiet.

— Je vais vous le dire, répond le barbier tout en repassant son rasoir. De temps en temps, il m'arrive de couper une oreille à mes pratiques... Alors, le chien la mange.

Un médecin, invité à un repas de noces, avait hâte de terminer ses consultations. Il appela son

domestique et lui dit : « Jean, reste-t-il encore quelqu'un dans la salle d'attente ? »

— Oui, monsieur, il y a un muet.

— Un muet ! Etes-vous bien sûr ?

— Dame, monsieur, c'est lui qui le dit !

On païsan dau Gros dé Vaud sé disputavé avoué on ovrâi dé la vela por lo Boû dé Cery, et démandâve à l'ovrâi pourqué on avâi fê on asse biau bâtimeint.

L'ovrâi repond : Oh m'nami, lé por fins fous.

— Eh bâugre dé caïon, ie voudré bin savâi se lé fous dé la campagne ne sont pas asse fins fous qué elliau de la vela !...

Un célèbre médecin-hygiéniste vient de découvrir, après de nombreuses et laborieuses recherches, que tout individu qui s'est fait arracher une dent en a une de moins.

Un mot touchant d'un mari qu'on éveille au milieu de la nuit pour lui annoncer la mort de sa femme :

— Laissez-moi dormir ; je souffrirai assez demain quand je me réveillerai.

Un des exploiters de la bêtise humaine, qu'on rencontre partout où se porte la foule, avait dressé ses batteries sur la place de la Riponne, le jour de la foire. A ses pieds était un panier rempli de lapins ; devant lui une petite table sur laquelle il secouait un sac brodé contenant un certain nombre de numéros.

— A qui le tour, Mesdames et Messieurs, s'écriait-il. Voici un lapin qui fera une excellente giblotte. Qui en veut ? Qui en veut ?...

Un sergent de ville l'interrompt tout à coup :

— Je vous arrête !..... les jeux de hasard sont défendus.

— Monsieur, réplique l'industriel, ce n'est pas un jeu de hasard ; on ne gagne jamais.

Les abonnés de l'*Atlas historique*, publié par la maison Simon, de Strasbourg, peuvent s'adresser au magasin de papeterie de L. Monnet, pour la reliure de cet ouvrage et le classement des planches et des cartes.

L. MONNET.

La livraison de *mars* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants : I. Huit jours dans le val d'Anniviers, par M. E. Javelle. — II. Le Robinson de la Tène. Nouvelle, par M. Louis Favre. (Troisième partie.) — III. Le premier âge, par M. Rodolphe Rey. (Seconde et dernière partie.) — IV. Un poème slave sur la Suisse. L'Helvétie, de M. Medo Pucic, par M. Louis Léger. — V. L'idée de la fédération, par M. Ed. Tallichet. (Deuxième partie.) — VI. Chronique littéraire de Paris. Les belles éditions : Joinville, — Agrippa d'Aubigné, — Racine. — VII. Chronique italienne. — VIII. Chronique d'Allemagne. — IX. BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.